

Jeannot et Lili (Extrait d'un roman en préparation)

Carole Massé

Numéro 163, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97992ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Massé, C. (2021). Jeannot et Lili : (Extrait d'un roman en préparation). *Les écrits*, (163), 30–39.

JEANNOT ET LILI
(EXTRAIT D'UN ROMAN EN PRÉPARATION)

Papa rentre si tard que nous ne le voyons plus pendant la semaine.

Maman sombre dans la dépression et s'amincit tellement qu'elle doit rétrécir sa garde-robe complète. Elle dissimule sa taille sous l'ampleur de ses jupes à motif floral. Elle vomit à longueur de journée. Elle est toujours au bord de perdre connaissance.

Jeannot circule à l'extérieur depuis longtemps déjà. Il va à l'école, comme tous ceux de sa grandeur. Il se rend à l'épicerie, à la pharmacie, au petit restaurant du coin tout seul, avec l'argent et un papier de maman dans la main, qu'il donne à l'épicier, au pharmacien et à Mme Vincelette. Il se rend même à la bibliothèque d'où il ramène des livres pour nous deux. Il a les moyens de fuir la maison dont notre mère est prisonnière, malgré le trousseau de clés logé dans sa sacoche.

Un midi, maman demande à Jeannot de m'emmener avec lui à la bibliothèque Shamrock. Distance : presque deux kilomètres et demi, qui nous prendront une bonne heure à l'aller, et pareil au retour. Pour la première fois, elle me confie à lui durant tout un après-midi ; pour la première fois, je pars en voyage avec mon grand frère.

Maman plie un genou devant moi assise sur une chaise et lace mes souliers, revoit mon habillement, puis nous pousse vers la porte qu'elle referme rapidement. Nous partons, sans illusions.

Nous savons que notre mère, avec ses yeux remplis d'eau en permanence, n'en peut plus de nous deux et qu'elle nous met à la porte. Nous savons que nous sommes les otages d'une guerre étrange et sans armes, à coups d'absences et de pleurs, entre papa et maman qui font chambre à part désormais. Papa partage la chambre de son fils, je partage celle de maman.

Ainsi mère et père sont-ils devenus comme nos enfants.

J'ai quatre ans, mon frère, huit.

«Tiens la main de Jeannot quand vous traversez les rues, m'a dit maman, mais autrement, ce n'est pas nécessaire.» Je ne lâche jamais la main de mon frère.

Si je perds cette main, je suis perdue.

Je ne connais que mon prénom, Lili, rien d'autre.

Si Jeannot m'échappe, qui saura qui je suis puisque je ne le sais pas moi-même ? Qui saura à qui j'appartiens, puisque je n'appartiens qu'à papa, maman, Jeannot, à personne d'autre et à pas d'autres mots ?

Or, le premier, papa, a disparu de la maison. La deuxième, maman, fond à vue d'œil et met des portes entre nous. Le troisième, Jeannot, est le seul qui peut me ramener à la maison, car plus je m'en éloigne, plus j'oublie le chemin pour m'y rendre.

J'ai les jambes si courtes que ma main caresse sans effort le poil du chat ou du chien qui passe à côté de moi. J'appartiens plus au sol qu'au ciel vers lequel s'élèvent les longues jambes de Jeannot. Les fourmis, sauterelles, chenilles ne font plus partie de son monde, alors que j'ai des bocal remplis de leurs cadavres sous le balcon de la maison.

Nos cruautés d'enfants ne l'excitent plus.

Avec ses épaules de la largeur d'une petite fenêtre, il n'est plus obligé comme moi de rêver à ce qu'il y a au-delà, il peut l'ouvrir et déguerpir. Je me sens impuissante malgré mes poings fermés dur, tandis que lui, après avoir pointé un seul doigt vers les plaques de rues, les lit, décide du trajet, tire sur ma menotte et nous mène au but.

Je ne discerne rien au-delà de l'instant qui me fait avancer, un pas devant l'autre, mais derrière Jeannot qui aperçoit notre destination sans même avoir besoin de ses yeux. Oh, je vois tout, mais lui sait tout, alors il garde toujours son avance sur moi.

Je m'égare dans ce monde rempli de gens et de maisons, de trottoirs et de rues, d'autos et de camions. Par chance, il y a cette main, que je n'abandonne jamais. Je la serre même très fort quand je la sens molle à cause de la fatigue ou glissante à cause de la chaleur.

«T'es ma petite colleuse», me dit souvent maman et elle ne ment jamais... enfin, pas trop souvent.

«Colleuse», parce que j'ai toujours peur de me perdre moi-même en perdant maman de vue, ou mon frère quand elle a disparu.

À l'aller, Jeannot s'arrête devant un magasin de jouets et admire les kits Revell de modèles réduits exposés dans la vitrine. Il a une fascination pour les sous-marins. Lui plaît tout ce qui disparaît de la vue, mais continue d'exister de l'autre côté du visible.

Dans un bol rempli d'eau, posé sur la table de cuisine, il a déjà fait disparaître un sous-marin miniature, jouet trouvé dans une boîte de céréales Kellogg's. Il s'est mis ensuite en retrait et a attendu patiemment, pendant qu'à genoux sur une chaise j'ai penché la tête au-dessus du récipient.

D'abord, j'ai à peine distingué la tache grise au fond du liquide. Puis lentement elle a remonté dans un nuage de bulles... soudain l'engin a émergé sous mes yeux ébahis. Réaction chimique, m'a informé Jeannot du haut de sa séniorité. Le bicarbonate de soude dont il avait rempli le sous-marin s'était dissout dans l'eau, allégeant l'objet et le repoussant à la surface.

Jeannot est un magicien, qui sait faire apparaître et disparaître des choses, selon son bon vouloir, et sans disparaître lui-même. Je n'en suis pas là.

Tout ce que j'aime doit être visible. Les disparitions m'effraient. Je me sens dérobée à moi-même quand quelque chose n'est plus. La chose envolée m'emporte avec elle. Où? Je ne sais pas. Là, en tous cas, où c'est immense comme le monde mais, à l'inverse du monde, rempli de vide.

À destination, mon frère me conduit devant les bibliothèques basses consacrées à la littérature pour enfants. Il me demande de m'asseoir par terre, de choisir les livres que je veux et de ne pas m'éloigner de cette place. Je me traîne sur les fesses ou marche à quatre pattes pour examiner les rangées d'albums qui me sont disponibles, sans m'inquiéter de l'absence de Jeannot, aussi longue soit-elle.

Il m'a dit: «Je vais revenir te chercher, Lili.»

Et je sais que lui dit vrai, toujours.

Quand ses jambes réapparaissent à mes côtés, j'ai déjà fait ma sélection. Je me relève et suis Jeannot qui va déposer ses livres et les miens au comptoir de prêt. Les doigts agrippés au bord, je me dresse sur la pointe des pieds pour essayer d'observer ce qui se passe, ou je saute plusieurs fois d'affilée dans les airs, du bout des orteils, mais en vain. Mes yeux n'atteignent pas la hauteur du comptoir. Chaque fois, c'est la dame debout derrière, amusée par mes efforts, qui s'étire et se penche vers moi pour me saluer gentiment.

Mon frère range nos trésors dans son sac à dos, puis reprend ma main et nous rentrons à la maison. Parmi ces livres ramenés de la bibliothèque Shamrock, les plus précieux pour moi : les histoires de Babar l'éléphanteau qui doit apprendre à se faire une vie après la mort de sa mère tuée par un chasseur. Je regarderai les images, maman me lira les pages.

Nous ferons ce périple, Jeannot et moi, de nombreuses fois, pour notre plaisir et pour le soulagement de notre mère qui n'en peut plus.

Maman nous dit souvent : « Jeannot, tu n'as qu'une sœur. Et toi, Lili, tu n'as qu'un frère. Restez toujours proches l'un de l'autre. »

Étrangement, elle supprime papa et elle-même de ce que nous possédons.

Peut-être notre mère sait-elle au fond que nous nous sentons complètement seuls, que notre père et elle nous ont déjà abandonnés, chacun à sa manière, à notre sort d'orphelins de leur vivant.

Après le son de la cloche, je sors de l'école, traverse la rue Mistral, entre dans la cour arrière du 8244 Boyer. Sur le balcon, je saisis ma clef (pendue à mon cou au bout d'une corde), l'introduis dans la serrure, ouvre et referme vite la porte, que je barre aussitôt.

Après avoir suivi les recommandations de maman, plus rien. Je reste appuyée contre la porte, la tête rentrée dans les épaules, les bras serrés autour de moi, terrorisée de me retrouver seule dans ce désert qui a pris désormais racine sous notre toit. Impatiente, j'attends que mon frère revienne à son tour de l'école, vingt ou trente minutes plus tard. Je le guette par les carreaux de

la porte vitrée... Tout à coup, je l'aperçois! Ouf! Je recommence à respirer. Quand il approche, j'ouvre la porte et me jette dans ses bras.

Bientôt quatre heures, et *Bobino* s'en vient. Suivront nos amis de *La Boîte à Surprise* et les autres, au fil des ans: *Radisson*, *Le Courrier du Roy*, *Popeye*, *Rin Tin Tin*, *Les trois Mousquetaires*, *Le dernier des Mohicans*, etc. Jeannot me dit: «T'as faim, Lili? Va au salon, je te rejoins.»

Je m'installe dans le gros fauteuil rouge en cuir. Jeannot m'apporte un sandwich au beurre de pinottes et un verre de lait qu'il pose sur le large accoudoir à ma gauche. Il retourne à la cuisine et réapparaît avec la même collation pour lui qu'il pose sur le large accoudoir de droite. Il ouvre la télévision, puis s'assoit à mes côtés.

Et c'est ainsi, en remplissant à deux le Siègre imposant de notre père, que Jeannot et moi passons des heures magiques, à manger et regarder les émissions pour enfants de Radio-Canada.

Nous n'allumons jamais de lumière et gardons le silence. Le petit écran nous hypnotise et nous transporte ailleurs, là où c'est bon, juste, drôle, audacieux, fantasque, inventif, rassurant. Sur le mur derrière la télévision, se découpent deux fenêtres et une porte vitrée qui donnent sur un balcon; ils nous offrent d'autres écrans, de réalité cette fois.

Et nous y voyons la clientèle entrer et sortir de l'épicerie en face du logement; des voitures rouler rue Boyer; des passants déambuler sur le trottoir ensoleillé; la pluie tambouriner contre les vitres; des chapeaux et foulards s'envoler sous le vent; des ciels d'orage ou de poudrerie se déchaîner; des lampadaires allumés percer la pénombre; le brouillard ou la neige effacer toutes les couleurs; des pelles ou souffleuses déblayer les rues; la lumière du jour décliner, jusque dans la pièce; la nuit tomber, jusqu'à nos pieds, avant même l'arrivée de maman à six heures et quart.

Nous allumons encore moins l'hiver. Nous aimons le noir, l'isolement, même la vague de froid qui s'immisce sous la porte et rampe sournoisement vers nous, serrés dans le fauteuil. Jeannot se précipite alors dans la chambre, prend une couverture de laine et nous en enveloppe pour nous garder au chaud. Mais même l'hiver qui s'invite dans le salon ne menace jamais nos

amis qui vivent dans le poste de télévision et nous entraînent avec eux dans leurs folles équipées.

Nous ne craignons plus rien.

Nous sommes dans *notre* univers.

Nous habitons *notre* bulle féérique créée de tous ces écrans lumineux sous nos yeux, qui nous portent, nous bercent, nous enchantent, nous consolent en nous racontant de ces histoires réelles ou inventées, que plus personne ne nous raconte au coucher, faites pour amadouer la perte, l'abandon, la peur...

Soudain, un bruit de porte.

Une lumière crue dans la cuisine nous extirpe de l'écran.

Une voix perçante déchire notre cocon : « Houhou, c'est moi ! Vous êtes là, les enfants ? »

Je ne réponds pas.

Jeannot non plus.

Avec le retour de maman, nous re-déboulons dans la maison et ses champs de bataille à perte de vue.

-

Il y a les dimanches ordinaires et les dimanches particuliers.

Les dimanches particuliers me trouvent toujours plaquée contre le mur du corridor, à observer mon père à la dérobée, par la porte de sa chambre. C'est une vingtaine de minutes avant notre départ en voiture, précisément durant ses préparatifs.

Jean. Chemise blanche et cravate, pantalons à revers, sa cigarette allumée fumant dans son cendrier. Debout, devant le tiroir supérieur de sa commode, il en tire un holster qu'il enfle sur sa chemise, puis un revolver dans le barillet duquel il glisse des balles... La chose faite, il range son arme dans l'étui en cuir placé sous son aisselle.

Ses mouvements sont lents, méticuleux, assurés. Lui-même semble absorbé dans un rituel d'une extrême gravité, qu'il accomplit avec grande dignité. Le geste mesuré, il prend sa veste étalée sur le lit, la met et s'examine dans la petite glace au-dessus du meuble. Il ajuste sa tenue jusqu'à ce que son image ne trahisse rien de l'arme qu'il cache sur lui et ne révèle qu'un homme du dimanche ordinaire, propre et bien mis, aux souliers vernis. Je m'éclipse avant que mon père me surprenne en train de le surveiller.

Une autre différence entre ces dimanches où mon père porte une arme et les autres, pas, c'est que, dans la Meteor, maman s'assoit à côté du conducteur alors que d'habitude elle laisse cette place, celle du «pilote» comme elle l'appelle, à son fils, puis elle me rejoint à l'arrière.

Réunis exceptionnellement sur cette banquette arrière, Jeannot et moi sommes sages et sérieux en ces jours particuliers. Pas de tiraillages ni de chuchotages entre nous. Il lit, je voyage avec ma poupée, chacun avec vue sur ces piétons déambulant sur les trottoirs, qui communiquent un semblant de normalité à ce moment bizarre dans l'habitable. Même si je ne me souviens d'aucune demande précise de mes parents à ce sujet, nous nous taisons, non que nous n'avons rien à dire, mais le silence est obligatoire pour tous, y compris sur la banquette avant. Jean est inatteignable dans sa coquille, Madeleine est blême et figée derrière ses lunettes fumées, un chapelet entortillé entre ses doigts.

Nous roulons un bon moment, avant que mon père gare la voiture sous un arbre. Toujours sous un arbre, pour nous protéger du soleil, je pense. Il regarde maman d'un air entendu, parfois lui glisse un mot tout bas «Tu sais quoi faire au cas où», phrase affirmative plutôt qu'interrogative, puis il sort de la voiture. Un dernier coup d'œil à l'intérieur, suivi d'un rappel: «Les portes et fenêtres...», auquel Madeleine acquiesce. Elle verrouille la porte du conducteur dès qu'il s'en éloigne, vérifie que nous avons fait de même. Nous remontons nos vitres, seule maman laissant la sienne entrouverte pour que l'air circule. Nous nous emprisonnons dans l'habitable, avec défense d'en sortir. Par souci de protection, je suppose. Contre quoi? je l'ignore.

Dès que la porte se referme derrière Jean, je le suis des yeux par la lunette arrière. L'homme en complet, feutre à bords étroits sur la tête, marche du pas ferme et décidé d'un tempérament athlétique. Il est très fort physiquement

et cela transparaît dans son allure. Il faut le voir à Noël, les trois valises familiales pesant une tonne sous les bras, courir sans s'essouffler sur le quai de la gare Jean-Talon. Il atteint les wagons de tête en un rien de temps, grimpe l'étroit escalier en un clin d'œil en nous criant de le suivre. Et Madeleine à bout de souffle, tirant chacun de ses enfants par la main, peine à fendiller la foule compacte qui fuit Montréal pour la campagne...

Je perds de vue mon père au détour d'une rue, puis je l'imagine s'enfonçant dans le dédale de la ville dont je ne connais vaguement que le quartier Villeray, plus précisément les abords de mon école, de mon église, de ma bibliothèque et de ma maison.

Madeleine, Jeannot et moi attendons le retour de Jean sans nous plaindre, toujours en silence, mais la tension est palpable dans la voiture. Un danger nous guette, danger sans objet ni représentation pour moi, mais aussi réel que la foudre qui menace de frapper durant un orage, et j'ai toujours eu peur des orages ; je sens que nous en traversons un à l'instant. Il est sans pluie ni éclair mais, au moindre bruit inhabituel, il tonne en moi et me tord l'estomac ou me poignarde au ventre.

Sur le qui-vive, je m'enfonce dans mon siège, ma poupée entre les bras. J'ai tourné son visage vers ma poitrine, afin de lui cacher le monde inquiétant qui se déploie maintenant de l'autre côté de la vitre. Graduellement, je perds la notion du temps, de la réalité...

Où sommes-nous?...

Que faisons-nous ici?...

Qui est mon père?...

Qu'est-ce qu'on attend?...

Les questions tourbillonnent dans ma tête et m'étourdisent durant un long moment. Lorsque mon père revient et prend place derrière le volant, il verrouille aussitôt sa porte et regarde attentivement dans son rétroviseur. Il me semble calme et posé, ses gestes sont sûrs, et il démarre sans précipitation, mais le départ semble une étape délicate, car le silence et une forme de

suspense alourdissent l'atmosphère pour quelque temps encore. Puis, à bonne distance de l'arbre-parasol, et après plusieurs autres coups d'œil dans le rétroviseur, mon père baisse sa fenêtre: le signal est donné. Nous pouvons désormais l'imiter.

D'un coup, les courants d'air s'engouffrent à l'intérieur, et j'inspire bruyamment, comme si j'émergeais soudain de l'eau. Maman enlève ses lunettes fumées et range son chapelet dans son sac à main. Jeannot a refermé son livre. Les voix germent, croissent et bientôt s'entrelacent dans des conversations.

Maintenant que l'obscur danger est passé, je pourrais bien interroger mon père sur les raisons de son absence, mais je n'y pense même pas. Première loi dans la famille: on ne pose pas de questions à Jean. Deuxième loi: Jean ne répond pas à nos questions. Corollaire obligé: nous ne devons jamais parler de ces dimanches particuliers que nous vivons en famille.

Motus et bouche cousue, tel est le mot d'ordre de la tribu.

Jeannot et moi garderons effectivement le secret total sur la chose, et ce, durant des décennies.

-

Mon père pleure beaucoup pour un homme fort.

La nuit, quand il me parle de ses années horribles au pensionnat.

Le jour, quand il reçoit une carte expressément pour lui, à son anniversaire de naissance ou à la fête des Pères. Au bout de la table, où il fait acte de présence les samedis et dimanches, il lit les mots imprimés et les trois signatures en dessous, puis éclate en sanglots.

Le silence et la froideur accueillent ces démonstrations, comme si maman, mon frère et moi acceptions d'emblée que ses pleurs retentissent dans la maison. Personne ne cherche à le consoler ou à écouter ses plaintes.

Nous y avons droit.

Elles nous sont dues.

Il a raison de gémir.

Raison de se juger indigne. Raison de se sentir coupable. Raison d'avoir honte. Je deviens impitoyable, dure comme du silex, tranchante comme une lame. Lui seul nous rend incapables de l'aimer. Lui seul nous rend incapables de le comprendre. Lui seul donne à ses enfants le goût de la mort plus que de la vie.

Oui, il pleure beaucoup sur lui, mais a-t-il jamais pleuré sur nous trois, qu'il anéantit ?

-

Carole Massé a publié quinze livres depuis 1975. Son roman *La Gouffre* a reçu le Prix du roman 2017 des Écrivains francophones d'Amérique et son recueil *La mémoire dérobée* (1998) a reçu le prix Alfred-DesRochers. Deux de ses ouvrages ont été finalistes aux Prix littéraires du Gouverneur général.
